

**A l'origine des maux. Chasse, guerre et violence dans la
conquête coloniale (Royaume-Uni, France, Belgique,
1870-1914)**
Lancelot Arzel

► **To cite this version:**

Lancelot Arzel. A l'origine des maux. Chasse, guerre et violence dans la conquête coloniale (Royaume-Uni, France, Belgique, 1870-1914). La violence en Europe, au XXe siècle / Violence in Europe during the XXth Century, Mar 2011, Centre d'histoire de Sciences Po, Paris, France. pp.21-37. hal-01011469

HAL Id: hal-01011469

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01011469>

Submitted on 23 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lancelot Arzel, « A l'origine des maux. Chasse, guerre et violence dans la conquête coloniale (Royaume-Uni, France, Belgique, 1870-1914) », communication à la journée d'étude organisée par le Centre d'histoire de Sciences Po et France-Stanford Center for Interdisciplinary Studies, 21 mars 2011, *La violence en Europe au XX^e siècle*.

A l'origine des maux. Chasse, guerre et violence dans la conquête coloniale (Royaume-Uni, France, Belgique, 1870-1914)



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Ces chasseurs avaient même tué la veille un éléphant, ce qui était pour le village un événement extrêmement heureux. Les éléphants sont nombreux dans cette région, mais les indigènes en tuent rarement parce qu'ils sont mal armés et que le flair de cet animal lui fait éviter bien des pièges. Ils ne le chassent guère qu'à l'affût : mais comme ils savent qu'il devient très méchant quand il est blessé, dès qu'ils ont envoyé leur coup de fusil ils s'enfuient à toutes jambes jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un asile sûr et inaccessible. Voilà leur chasse ; c'est bien là l'image de la guerre chez les Malinkés »

Joseph Gallieni, *Voyage au Soudan français. Haut-Niger et pays de Ségon, 1879-1881* (1895)¹

¹ Gallieni Joseph, *Voyage au Soudan français. Haut-Niger et pays de Ségon, 1879-1881*, Paris, Librairie Hachette, 1895, p. 165.

Envoyé en « mission d'exploration » en avril 1880 pour pénétrer dans la vallée du Haut-Niger et y installer un poste aux confins de l'Empire des Toucouleurs, celui d'Ahmadou, Joseph Gallieni nous offre ici le regard méprisant, européocentrique du chasseur blanc, colonisateur, sur les populations du futur Soudan français – en l'occurrence, les Malinkés ou Mandingues, en guerre répétée contre les Bambaras. L'association entre leur manière craintive de faire la chasse et celle, tout aussi malaisée à ses yeux, de faire la guerre vise, en somme, à conforter l'image de supériorité virile de l'officier français, capable de faire face au plus grand gibier comme de terrasser tout peuple africain hostile, souvent considéré comme aussi sauvage que leurs congénères animaux. Pourtant, dans la suite de cette mission, Gallieni fait l'expérience d'une conquête qui ne fut pas aussi pacifique qu'il l'aurait voulue : prise en embuscade par les Bambaras en mai 1880, sa colonne de cent cinquante personnes est littéralement mise en déroute dans un pays inconnu et accidenté avant que les survivants ne rejoignent Bamako pour signer un traité avec le dirigeant toucouleur². Le chasseur est devenu le chassé, et loin d'être paisible, la conquête coloniale met en avant beaucoup plus de difficultés, à contre-courant de l'image que l'imagerie coloniale a souvent laissée en héritage.

Dans cette journée d'étude sur la violence au XX^e siècle, cette communication peut probablement sembler en léger décalage. C'est tout le contraire : les premiers moments de la colonisation ont laissé des empreintes bien ancrées dans ces sociétés d'un genre particulier, coincées entre élites coloniales et masses colonisées. Cette violence finalement originelle, celle de la confrontation armée, a laissé un héritage de pratiques et de gestuelles que les guerres de décolonisation remettront au premier plan au moment des indépendances³. Je souhaite, ici, me concentrer sur les guerres de conquête coloniale, ces guerres considérées comme « mineures » par l'officier britannique Charles Callwell dans son étude pionnière sur le sujet⁴. S'il est vrai que ces affrontements, visant le contrôle serré des territoires colonisés par l'établissement de postes militaires, ressemblent en peu de points aux procédés tactiques et stratégiques des guerres à l'europpéenne, une telle affirmation ne signifie pas que la violence en fut absente. L'historiographie coloniale a laissé dans les mémoires occidentales l'image de guerres aisément gagnées contre des bandes indisciplinées, mais une analyse plus fine de ces affrontements montre deux phénomènes. Tout d'abord, l'ère de « l'orgie impérialiste », selon le bon mot de Christopher Bayly⁵, a vu cette conflictualité s'intensifier de manière remarquable sur les trois continents (Afrique, Asie,

² Gallieni Joseph, *op. cit.*, p. 222-226. Voir aussi pour le parcours biographique : Michel Marc, *Gallieni*, Paris, Fayard, 1989, 207 p.

³ Dans le cas français, ces héritages des guerres coloniales ont été parfaitement mis en lumière par Vincent Joly. Joly Vincent, *Guerres d'Afrique. 130 ans de guerre coloniale en Afrique : l'expérience française*, Rennes, PUR, 2009, 336 p.

⁴ Callwell C.E., *Small Wars: Their Principles and Practice*, Lincoln, University of Nebraska press, 1996 (Fac-sim. de l'éd. de : London : H.M.S.O., 1906), 559 p.

⁵ Bayly Christopher, *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2007, p. 375.

Océanie) : pas moins de 125 conflits sont répertoriés après 1873⁶. Deuxièmement, la guerre coloniale – ou faudrait-il dire impériale ? – emprunte parfois aux manières de faire la guerre en Occident : que l'on pense aux confrontations presque hoplitiques, à base de renforts de navires de guerres et de fusils-mitrailleurs, lors de la bataille d'Omdurman en septembre 1898, entre Mahdistes et Britanniques⁷. Pourtant, dans l'esprit des combattants partis sur le terrain colonial, la déroute puis l'adaptation sont de mise : difficile à cerner, la violence propre à ces guerres les fait se rapprocher des campagnes de partisans, des techniques nouvelles de guérillas ou des escarmouches. C'est probablement pour cela que le terme même de guerre coloniale est si peu souvent usité par les contemporains. Une première question vient donc se poser : si affrontement à répétition il y a eu dans ces conquêtes de la fin du XIX^e siècle, comment appréhender cette violence si spécifique, souvent inégale d'un côté comme de l'autre, entre la technologie et le nombre ?

Pour répondre à cette question, je souhaite m'intéresser à ce qui ressemble, de prime abord, à un détail de la colonisation, une curiosité qui n'a jusqu'ici attiré qu'une attention périphérique de la part des historiens : la chasse coloniale⁸. Sport extrême, loisir des aventuriers, la chasse en colonies fut pratiquée *en masse* par les combattants européens, mais également par leurs subalternes « *indigènes* ». Omniprésente dans les récits de guerre coloniale, la chasse coloniale apparaît très vite comme révélateur de dynamiques plus profondes dans l'acte même de coloniser : dominer la faune sauvage et maîtriser un territoire encore, en grande partie, inconnu. Mais elle ne se limite pas au seul champ des animaux « *exotiques* ». Pour reprendre une belle expression d'Alain Corbin, elle pourrait constituer un objet qui irradie autour de lui et qui nous permet de rentrer de plein pied dans l'imaginaire, les pratiques et les gestes combattants⁹. Ecole de la guerre coloniale et préparation indirecte au combat, elle se répercute progressivement sur la manière de mener la guerre outre-mer en installant des pratiques cynégétiques autant contre les animaux que contre les hommes, traqués ou domestiqués. Dans ce triptyque chasse/guerres/colonies, nous sommes alors amenés à poser une seconde question : la spécificité de la guerre coloniale ne tient-elle pas précisément dans la puissance de son modèle cynégétique ?

⁶ Voir la comptabilité établie par Henri Wesseling. Wesseling Henri, « Les guerres coloniales et la paix armée, 1871-1913. Esquisse pour une étude comparative » in *Histoires d'outre-mer. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Miège*, offerts par l'Institut d'histoire des pays d'outre-mer, tome I, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992, p. 105-122.

⁷ Hanson Victor Davis, *Carnage et culture : les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, 2002, 600 p.

⁸ L'un des précurseurs dans l'étude de la chasse coloniale fut John MacKenzie. MacKenzie John, « La chasse, un sport impérial ? » in Singaravélou Pierre et Sorez Julien (sous la direction de), *L'Empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle*, Paris, Belin, p. 139-152 ; MacKenzie John, *The Empire of Nature: Hunting, Conservation and British Imperialism*, Manchester, Manchester University Press, 1988, 340 p.

⁹ Casanova Vincent, Mangeot Philippe, Masanet Philippe, « Ne rien refuser d'entendre. Entretien avec Alain Corbin », *Vacarmes*, n° 35, Printemps 2006. En ligne : <http://www.vacarme.org/article492.html> (Consulté le 15 mars 2011).

Cette grille de lecture nous ramène à plusieurs champs d'analyse de la violence. En premier lieu, s'il est de bon ton de parler des violences envers les humains, ne faut-il pas aussi oublier les violences envers les animaux ou envers les écosystèmes. S'agissant des animaux, les historiens restent encore démunis malgré l'affirmation de Robert Delort, « *les animaux ont une histoire* »¹⁰. Du côté de la chasse, quelques travaux se distinguent mais l'historiographie a longtemps laissé ce phénomène complexe du côté de la simple récréation : la chasse reste un impensé des historiens¹¹.

Lorsque l'on se tourne du côté de l'histoire coloniale, il est très clair que la violence constitue un champ d'investigation qui à la fois anime bon nombre de recherches mais également excite les thèses les plus anachroniques – comme sur la question des génocides coloniaux¹². Ici, les deux domaines qui m'intéressent présentent des historiographies disparates. Du côté de la chasse coloniale, l'historien britannique John MacKenzie reste l'un des rares spécialistes à s'être engagé dans cette vaste histoire de la colonisation de la faune. La Belgique¹³ a commencé à s'intéresser au phénomène alors que l'historiographie française demande encore des enquêtes de fond. Pour les guerres coloniales, le vide est beaucoup moins significatif : que l'on pense aux articles de Jean-Luc Vellut¹⁴ dans le cas du Congo, des réflexions d'Henri Wesseling ou des ouvrages récents de Jacques Frémeaux¹⁵ et de Vincent Joly, tout laisse à croire que la violence des premiers temps coloniaux laisse encore de nombreuses études à entreprendre.

En analysant les rapports entre chasse, guerre et violence dans la conquête coloniale, j'espère pouvoir contribuer aux nombreux débats qui entourent cet espace de réflexion (mortalité, pacifications, contrôle des populations, etc.). Afin de rendre la démonstration plus aisée, je me concentrerai sur le cas de l'Afrique en prenant trois puissances européennes aux parcours différents mais non moins rapprochés (France, Royaume-Uni, Belgique).

La chasse : un invariant de la colonisation

Avant de comprendre la violence des colonisations armées, il faut faire un retour sur le « temps long », dans une perspective très brève d'anthropologie historique. En effet la violence des chasses engagées outre-mer n'est pas nouvelle : à toute conquête coloniale, son lot de chasses

¹⁰ Delort Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Editions du Seuil, 1984, 503 p.

¹¹ A l'exception notable, récente et remarquée d'Andrée Corvol. Corvol Andrée, *Histoire de la chasse : l'homme et la bête*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2010, 580 p.

¹² Par exemple : Elkins Caroline, *Imperial Reckoning: The Untold Story of Britain's Gulag in Kenya*, Henry Holt/Jonathan Cape, 2005, 475 p.

¹³ Van Schuylenberg Patricia, « Entre délinquance et résistance au Congo belge : l'interprétation coloniale du braconnage », *Afrique & Histoire*, n°7, 2009, p. 26-48.

¹⁴ Vellut Jean-Luc, « La violence armée dans l'Etat indépendant du Congo », *Cultures et développements*, 16, 1984, 3-4, p. 671-707.

¹⁵ Frémeaux Jacques, *De quoi fut fait l'Empire – Les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010, 576 p.

qui apparaissent comme une modalité de prise de possession d'un territoire par la domination de sa faune. En Amérique du Nord, le commerce s'est mêlé à ces récits de chasse engendrant la culture des trappeurs, de ces « *coureurs de bois* » dont *Le Dernier des Mohicans* (1826) de J.F. Cooper est l'illustration la plus nette¹⁶. Mais ces visées commerciales se sont aussi doublées de chasses sportives, pour le seul plaisir de tuer, comme le massacre de la population des bisons durant tout ce long XIX^e siècle. Les militaires ne sont alors jamais loin lorsqu'il s'agit de chasser : les officiers de la garnison du Fort Hays organisèrent, ainsi, un « *Championnat du Monde de mise à mort de Bisons* » où Buffalo Bill sortit vainqueur avec 69 têtes abattues en moins de huit heures¹⁷. Plus loin, ce sont l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui firent aussi l'objet de chasses lors de leurs conquêtes par les Britanniques, mais très vite déçues par l'absence de gros gibiers. Plus au Nord, l'Inde de l'*East India Company* connut la mode des *shikars*, ces vastes équipées de chasse pratiquées par les Indiens eux-mêmes et repris par les officiers présents sur place¹⁸. Les Britanniques ont, ici, engendré la culture de la chasse coloniale la plus développée – du moins sur le long terme, grâce à leur extension impériale précoce.

Pourtant, du côté africain, les Français n'ont pas été en reste puisqu'on y retrouve les premiers traits d'une culture cynégétique à l'œuvre. Dès la conquête de l'Algérie, ce sont les « *marches* », les frontières de la colonisation qui connaissent ces phénomènes de violence : Jules Gérard, spahi dès 1842 dans la lutte contre Abd-el-Kader, devient le chasseur de lions le plus célèbre lorsqu'il débarrasse la région de Guelma d'un fauve menaçant la population. Le soldat devient alors une nouvelle figure du héros colonial ayant dominé les dangers d'une faune sauvage et indomptée, jusqu'à inspirer ironiquement le personnage de *Tartarin de Tarascon* (1872)¹⁹. D'autres officiers se révèlent être à la croisée de la chasse et de la guerre comme Jean-Auguste Margueritte, chef du bureau arabe de Téniet-el-Had puis général de brigade en 1867, qui nous laisse un souvenir de ses chasses aux lions, à la panthère, au chacal, à l'antilope bubale, etc, lors des 25 années qu'il passe aux avant-postes de la colonie²⁰. De l'autre côté du continent, les Britanniques s'engagent, eux, dans des chasses coloniales plus lucratives, générant un véritable réseau commercial en Afrique australe pour récupérer ivoires et peaux de gros gibiers. La chasse récréative n'y est pas absente, à l'image de R.G. Cumming, soldat engagé auprès des *Cape Riflemen*

¹⁶ Gilles Havard, « Virilité et « ensauvagement » », *Clio*, n°27-2008, *Amériques métisses*, [En ligne], mis en ligne le 05 juin 2010. URL : <http://clio.revues.org/index7392.html>. Consulté le 5 février 2011.

¹⁷ De Planhol Xavier, *Le paysage animal. L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique*, Paris, Fayard, 2004, p. 106-108.

¹⁸ Sramek Joseph, « « Face Him like a Briton »: Tiger Hunting, Imperialism and British Masculinity in Colonial India, 1800-1875 », *Victorian Studies*, Vol. 48, n°4, Summer 2006, p. 659-680.

¹⁹ Dufief Anne-Simone, « Tartarin, les avatars d'un disciple de Saint-Hubert », *Romantisme*, n°129, 2005, 3, p. 61-78. Voir : Gérard Jules, *Le spahi traqueur de lions. Algérie 1842-1853*, Paris, Editions du Rocher, présenté par Jean-Paul Le Perlier, 1990, 380 p. et Gérard Jules, *La chasse aux lions*, Paris, Librairie Nouvelle, 1855, 247 p.

²⁰ Margueritte Général Auguste, *Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du Sud*, Alger, Impr. de Bastide, 1869, 363 p.

en 1843, profitant des terres giboyeuses pour y faire autant du sport que du commerce, allant jusqu'à tuer 105 éléphants et 30 hippopotames en une journée²¹. Du côté des Belges, enfin, l'avènement des chasses coloniales ne se fait que lentement, lorsque H.M. Stanley, commissionné par le roi Léopold II, y installe les premiers avant-postes de la colonisation.

La chasse apparaît, donc, sur le temps long comme un invariant des processus de colonisation, et la violence engendrée par ces expéditions, sportives ou commerciales, ne doit pas être perçue de manière périphérique, puisque les conséquences sur la faune sont souvent profondes, à la manière des déplacements de troupeaux au-delà du Limpopo vers 1870²². Néanmoins un invariant n'est pas un invariable : là où les négociants et les militaires avaient fait leurs plus belles expéditions cynégétiques, en Inde ou en Amérique, les premières mesures de protection, comme le *Forest Act* (1878) dans le Raj, sont mises en place. L'impression de désaffectation de ces territoires trouve un écho dans le témoignage de Robert Baden-Powell, l'un des plus fervents adeptes du *pig-sticking* (*Sport in War*, 1900). L'Afrique peut, alors, devenir « l'Eden du chasseur » à mesure que se généralise sur le continent la progression coloniale et leur corollaire, les prises d'armes avec les différents royaumes, ethnies et chefferies²³. Mais, c'est l'avancée technologique induite par la généralisation des fusils à tir rapide en Europe qui permet à la fois de conquérir plus frontalement les territoires comme de pratiquer des chasses beaucoup moins dangereuses, la mort immédiate de l'animal étant de plus en plus fréquente. Entrons, maintenant, dans cet univers de la chasse coloniale pratiquée par les combattants, autant européens qu'africains.

Des combattants devenus chasseurs

L'un des traits principaux de ces chasses coloniales réside dans le décalage manifeste avec les chasses commerciales qui avaient pu exister auparavant. L'objectif n'y est pas non plus uniquement scientifique, à l'image de ce que fit le grand chasseur français Edouard Foà en Afrique australe ou au Dahomey dans les années 1890²⁴. Dans le cadre des guerres coloniales, ces chasses sont vécues et pensées comme un sport, véritable rituel de domination et de violence sur

²¹ Cumming Roualeyn Gordon, *Five Years of a Hunter's Life in the Far Interior of South Africa*, Paris, A. and W. Galignani, 1850, 223 p.

²² MacKenzie John, "Chivalry, Social Darwinism and Ritualised Killings: the Hunting Ethos in Central Africa up to 1914" in Anderson David et Grove Richard (eds), *Conservation in Africa: People, Policies and Practice*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 41-62.

²³ Baden-Powell Robert, *Sport in War*, London, Heinemann, 1900, 202 p.

²⁴ Edouard Foà, engagé initialement dans l'armée française au Dahomey, est finalement employé par le Muséum National d'Histoire naturelle en 1891 pour mener une expédition en Afrique australe : il put associer ses travaux scientifiques et sa passion pour la chasse. Entre autres : Foà Edouard, *Chasses aux grands fauves pendant la traversée du continent noir du Zambèze au Congo français*, Paris, Librairie Plon, 1899, 352 p. ; Foà Edouard, *Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale*, Paris, Firmin-Didot, 1895, 340 p.

une fauve jugée sauvage et indomptée, et qu'il faut donc civiliser. C'est alors que naît parmi ces combattants une véritable culture cynégétique où la violence se suffit à elle-même pour justifier de ces expéditions. Quelles sont donc les racines de cette violence ?

Les combattants de nos trois puissances coloniales ne sont probablement pas nés chasseurs en arrivant en colonies, car, contrairement à une impression anachronique de désaffection, la chasse est encore omniprésente en Europe au XIX^e siècle. Entraînement physique, certes, mais aussi rituel social – des plus favorisés pour la chasse à courre, des plus ruraux pour la chasse à l'affût²⁵. L'un d'entre eux, le plus fameux, Frederick Selous, rappelle qu'il fait ses premières équipées de chasse dans la *public school* de Rugby, avant de s'embarquer à Wiesbaden en Prusse et de tuer ses deux premiers chamois en Autriche²⁶. De même, cette expérience de la chasse emprunte largement à d'autres territoires déjà colonisés : nous apercevons Herbert Austin, l'un des acteurs de la révolte des soldats soudanais en Ouganda en 1897, s'être engagé dans de nombreuses parties de chasse lorsqu'il stationnait en Inde pour la construction d'une ligne de chemin de fer²⁷. L'imaginaire de la chasse est donc fondateur dans le parcours des combattants qui mènent ces guerres : par les lectures de récits de chasseurs, par des romans d'aventure, par les expositions universelles, ils sont portés à s'engager dans ces chasses considérées depuis la métropole comme « *exotiques* ». Dans ce cadre général, l'Empire britannique se distingue fortement par une idéologie beaucoup plus poussée sur la place de la faune dans le processus de colonisation.

Une fois en colonies, que se passe-t-il ? La chasse devient un lieu commun de l'expérience de nos officiers, au point de constituer parfois une véritable obsession. Pour preuve, les chasses quotidiennes du médecin Sidney Hinde à Kabinda à l'Est du Congo, lors de ses opérations contre les Arabo-Swahilis en 1892-1894²⁸ ou cet étonnant réveil des « *instincts cynégétiques* » dont nous parle Joseph Gallieni lorsqu'il arrive dans la région du Bondou pour lutter contre le marabout Mamadou Lamine en 1886 : « *Nos officiers prenaient maintenant leur revanche de l'interdiction de chasser que j'avais dû faire à l'aller. Chaque jour, dès que la grande chaleur était tombée, ou souvent même plus tôt, car le chasseur méprise les insulations, qui sont cependant souvent mortelles sous ces latitudes, ils partaient dans les bois, amplement munis de cartouches, et revenaient presque toujours chargés de butin* »²⁹. Cet intérêt permanent pour la chasse est confirmé par l'analyse des témoignages combattants – publications de récits de

²⁵ Pour un cas d'étude : Cadet Philippe, *Chasse sur le littoral de la frontière belge à la baie de Somme, 1713-1914*, Arras, Artois Presses Université, 2005, 410 p.

²⁶ Voir sa biographie : Millais John G., *Life of Frederick Courteney Selous*, London, Longmans Green & Co, 1919, 387 p.

²⁷ Austin Herbert, *With Macdonald in Uganda: a narrative account of the Uganda mutiny and Macdonald expedition in the Uganda protectorate and the territories to the North*, London, E. Arnold, 1903, 314 p.

²⁸ Hinde Sidney Langford, *The Fall of the Congo Arabs*, Londres, 1897, p. 47. [Traduction sous la direction du capitaine commandant Henri Avaert, *La chute de la domination des Arabes du Congo*, Bruxelles, 1897]

²⁹ Gallieni Joseph, *Deux campagnes au Soudan français, 1886-1888*, Paris, Hachette, 1891, p. 129.

voyage ou carnets personnels conservés : rares sont les militaires à ne pas y faire référence. C'est là la différence principale avec des récits d'autres conflits strictement européens.

C'est la raison pour laquelle il est possible de parler de culture cynégétique. Certes, il ne faut pas oublier ici l'une des raisons centrales de certaines chasses : se nourrir face à des difficultés d'approvisionnement parfois pesantes, à l'image de ce que Charles Mangin écrit à son chef, Jean-Baptiste Marchand, lorsqu'il stationne au poste des Rapides dans le Congo français le 3 octobre 1897³⁰. C'est aussi souvent l'un des seuls sports possibles dans la solitude des postes militaires. Surtout c'est une activité de sociabilité constituant presque une communauté de destins entre Blancs : ces officiers partagent leurs faits de chasse, mènent des expéditions ensemble. Herbert Austin, à Kampi Mbaruk, rencontre un vieil ami F.J. Jackson de la station Ravine qu'il avait connu en 1891 et les deux combattants se lancent dans une chasse aux canards sur le lac Elmenteita. C'est l'occasion pour Jackson d'apprendre à Austin à siffler avant de tirer sur le troupeau³¹. La chasse a donc un rôle d'initiation pour des combattants encore peu aguerris à la spécificité de l'environnement africain : ils sont confrontés à la violence d'une faune qu'ils connaissent peu, à l'image de Sidney Hinde qui lors de sa première chasse à l'hippopotame a risqué la mort, faute du savoir géographique et technique pour la mener à bien³². Ainsi, ces chasses répétées constituent un élément de différenciation fondamental avec la métropole, comme l'illustre Mangin dans une lettre à sa sœur :

*« Il n'est définitivement tombé qu'à la huitième balle de mon mousqueton Lebel, après avoir poussé deux fois un terrible barrissement... je n'avais jamais entendu le barrissement de l'éléphant, excepté dans Salammbô. Tu comprends que ton mari insistera vainement maintenant pour m'emmener par -17°C chasser de misérables sangliers dans la neige ; d'autant plus que j'ai tué également deux énormes solitaires, ainsi qu'un autre éléphant, et toujours aussi tranquillement ! »*³³.

Mais cette culture cynégétique se construit aussi en opposition avec la chasse africaine, la chasse de l'Autre colonial : l'un des *topoi* de ces récits est de dénoncer la brutalité, voire la bestialité des pratiques autochtones, qui s'appuient sur des feux encerclant, l'utilisation de pièges creusés dans le sol ou de collets. A cette brutalité inhérente aux Africains, les combattants se plaisent aussi à souligner leur pusillanimité : Sidney Hinde, autour de la ville de Kasongo, se lance dans une chasse à l'hippopotame, mais à la vue du pachyderme, tout l'équipage « indigène » saute de la pirogue pour nager vers le rivage³⁴. On retrouve le même discours sur la lâcheté de l'ennemi dans les combats, en panique – ce qui vient conforter la virilité du chasseur et du combattant

³⁰ Mangin Charles, *Souvenirs d'Afrique. Lettres et carnets de route*, Paris, Denoël et Steele, 1936, p. 102.

³¹ Jackson lui conseille de siffler, avant de tirer, afin que tous les canards s'envolent en même temps. Austin Herbert, *op. cit.*, p. 32.

³² Le capitaine Sidney Hinde consacre plus de quatre pages à cette première chasse nocturne. Hinde Sidney Langford, *op. cit.*, p. 40-44.

³³ Lettre du 24 mai 1897. Mangin Charles, *op. cit.*, p. 87.

³⁴ Hinde Sidney, *op. cit.*, p. 190.

blanc apte à affronter la faune sauvage. Pourtant, cette culture cynégétique peut être étendue aux forces coloniales dans leur ensemble : certes, les soldats peuvent être employés comme auxiliaires ou accompagnateurs, mais ils sont parfois eux-mêmes envoyés à la chasse pour récupérer des vivres nécessaires. Faute de témoignages directs de ces soldats, les témoignages occidentaux nous laissent quand même percevoir ces pratiques « invisibles ».

Ainsi, ces chasses coloniales structure à la fois le corps combattant mais également la psyché de ceux qui les mènent, au point de constituer une préparation indirecte à la guerre, voire un simulacre de guerre³⁵. La chasse toute entière est pensée comme combat, et une hiérarchie animale est instituée : la petite vermine, oiseaux et autres serpents, ne fait que divertir alors que les animaux les plus imposants ou les plus prestigieux confèrent une gloire toute spécifique. Joseph Gallieni réussit, ainsi, « sa plus belle chasse » lorsqu'il tue un lion de près de trois mètres, un mâle. Les récits font appel au vocabulaire de la guerre pour expliquer leurs exploits cynégétiques : ici, le colonel John Henry Patterson, en charge de l'*Uganda Railway*, plus connu pour avoir débarrassé la région de Tsavo de « lions mangeurs d'hommes », nous parle d'un rhinocéros « furieux » qui littéralement le charge dans les hautes herbes³⁶. Dans les eaux du Kassaï, Oscar Michaux rappelle cette lutte pour la survie face à un hippopotame :

« L'hippo rendu furieux, plonge et essaye de renverser la barquette, qu'il soulève hors de l'eau (...). Juste à ce moment notre ennemi revient à la surface et, empoignant l'avant de la barquette dans ses terribles mâchoires, essaie de la faire chavirer. Quelques secondes d'hésitation et nous sommes perdus. Aussi n'hésitai-je pas un instant : empoignant le Père De Decken par le cou d'une brusque secousse, je l'envoie rouler au fond du canot, puis, d'un coup d'express tiré à bout portant, je tue le monstre »³⁷.

L'anthropomorphisation vise alors à faire de l'animal un adversaire à armes égales dans le combat, à rendre finalement le combat plus juste et plus noble. Depuis l'attention aux sons jusqu'aux exercices de tir, la chasse coloniale forme effectivement les combattants au combat, tout en structurant leur imaginaire autour d'une faune dangereuse car indomptée. Les combattants européens ne s'y trompent d'ailleurs pas : le lien entre chasse et guerre est explicitement établi, à l'image d'Edwin Alderson, soldat dans la région du Matabeleland, qui sous-titre son ouvrage *Pink and Scarlet, Hunting as a School for Soldiering* (1900)³⁸.

³⁵ Mangan J.A. et McKenzie C., « Martial Conditioning, Military Exemplars and Moral Certainties: Imperial Hunting as Preparation for War », *The International Journal of the History of Sport*, Vol. 25, n°9, Août 2008, p. 1143.

³⁶ Patterson Lieutenant Colonel J.H., *The Man-Eaters of Tsavo and Other East African Adventures*, London, Macmillan, 1907, 338 p.

³⁷ Michaux Oscar, *Au Congo. Carnet de Campagne. Episodes et Impressions de 1889 à 1897*, Bruxelles, Librairie Falk Fils, 1907, p. 231.

³⁸ Alderson E.A.H., *Pink and Scarlet, or, Hunting as a School of Soldiering*, London, William Heinemann, 1900, 217 p.

Mais n'oublions pas dans ce cadre colonial que la chasse s'appuie sur la symbolique du pouvoir de tuer, celui de verser le sang. La violence est consubstantielle à ces expéditions, et loin du processus de civilisation des pratiques de la chasse aux renards, repéré par Norbert Elias³⁹, la chasse coloniale soutient une violence parfois peu limitée par des cadres institutionnels ou légaux. Aboutit-on pour autant à une guerre contre les animaux ? Malgré l'absence de toute limitation, ce sport n'est pas pour autant totalement débridé : la quantité n'est pas toujours l'objectif, ce qui fait qu'on ne retrouve pas les grands massacres des chasses commerciales. De même, le *fair play* ou une certaine éthique est mise en avant : Sidney Hinde au Congo insiste pour ne pas avoir recours à des fusils de petit calibre, car cela entraînerait plus de bêtes blessées que de bêtes tuées⁴⁰. Pour un autre combattant britannique, C.H.W. Donovan, laisser s'échapper une bête blessée sans pouvoir la rattraper et la mettre à mort est la pire bévue que puisse faire un chasseur⁴¹. Reste qu'à l'égard de la souffrance animale ces chasseurs sont bien peu préoccupés des conséquences de leurs trophées. L'un des hypothèses à avancer est qu'à l'opposé du processus de protection animale sur le continent européen, un processus de banalisation de la mort animale est clairement en marche lors de la conquête coloniale. Entre brutalité et compassion, la frontière est bien fine, nous rappelle C.H.W. Donovan : « *it is a curious trait in man's character that he should be keenly bent on killing some animal, and no sooner has the fatal shot been fired than he feels sorrow and regret for the poor dead creature at his feet. And yet he will do precisely the same next day, or even five minutes later, if chance or opportunity offer* »⁴². Une étude sur la violence dans la conquête coloniale ne peut, donc, faire abstraction de cet univers animal : les images de trophées animaux confirment, par ailleurs, cette domination du colon sur la faune sauvage. Cette violence envers les animaux ne fonctionne pas en vase clos, néanmoins : le vase devient, au contraire, communicant avec l'univers de la guerre au point que chasse et guerre participent d'une même dynamique de violence(s).

Guerre coloniale, violences cynégétiques

La porosité entre l'univers de la chasse et l'univers de la guerre n'est pas nouvelle, et l'exemple de la guerre des partisans sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale, si bien travaillé par Christian Ingrao, en est une très bonne illustration⁴³. Nous touchons ici à l'ambiguïté du phénomène guerrier contemporain où les techniques de guerre, loin du modèle

³⁹ Elias Norbert, « Sur le sport et la violence » in Elias Norbert, Dunning Eric, *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 205-239 [*Quest for excitement, sport and leisure in the civilizing process*]

⁴⁰ Hinde Sidney, *op. cit.*, p. 44.

⁴¹ Donovan C.H.W., *With Wilson in Matabeleland, or, Sport and War in Zambesia*, London, Henry, 1894, p. 23.

⁴² Donovan C.H.W., *op. cit.*, p. 54.

⁴³ Ingrao Christian, *Les chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*, Paris, Perrin, 2008, 284 p.

occidental présenté par V.D. Hanson⁴⁴, s'adaptent aux conditions du terrain. Du côté des colonies, l'analogie n'est pas anodine : les Espagnols utilisaient déjà des chiens de chasse pour traquer les Indiens au XVI^e siècle, alors que la chasse aux marrons dans les Caraïbes était devenue un sport comme un autre pour les colons⁴⁵. En cette fin de XIX^e siècle, le modèle cynégétique semble être d'autant plus puissant que tous les combattants, européens comme « indigènes » étaient des chasseurs. Surtout, la vision de plus en plus racialisée de l'Autre colonial comme la supériorité technologique des Européens (accès aux armes les plus sophistiquées depuis les fusils à répétition jusqu'aux premiers fusils-mitrailleurs ; mobilité accrue par les *steamers*) a rendu le caractère cynégétique de ces conquêtes coloniales encore plus marqué. Finalement, un large aperçu de ces affrontements coloniaux nous montre que les batailles à l'europpéenne, en factions hoplitiques, entre armées étatiques et organisées, sont les exceptions à la règle – bataille d'Isandhlwana en 1879, bataille d'Adoua en 1896, bataille d'Omdurman en 1898. Au contraire, pour reprendre une expression d'Achille Mbembe⁴⁶, la violence dans ces conquêtes coloniales est « *miniaturisée* », disséminée, dispersée – ce qui explique, en partie, le faible retentissement de ces campagnes militaires. De plus, l'un des éléments premiers de ces guerres est la durée des opérations : si nous regardons la conquête et la pacification du Congo par les troupes de Léopold II, c'est à une guerre de près de trente ans à laquelle nous avons affaire (1876-1906)⁴⁷. Si les chocs frontaux intenses sont l'exception, l'intensité de la violence du phénomène guerrier colonial n'en est pas moins profonde.

J'aimerais, ici, proposer quelques pistes de réflexion sur les caractères que prend cette guerre cynégétique.

1/ *Se représenter l'Autre*

Tout d'abord, en termes d'imaginaires, il faut relever la zoologisation des rapports sociaux. Cette zoologisation s'applique à l'environnement guerrier tout entier : dans les troupes coloniales, l'Africain, qu'il soit Bangala ou Haoussa, est toujours perçu sur le mode animal, dans un esprit darwinien très fort. Celle-ci peut être négative lorsque Georges Bricusse chargé de la pacification autour du poste d'Engwettra, au Congo, compare ses porteurs à des « *cochons* » n'hésitant pas à user de la chicotte pour les dresser et les domestiquer⁴⁸. L'animalisation peut se révéler, au

⁴⁴ Hanson Victor Davis, *Le modèle occidental de la guerre : la bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, 298 p.

⁴⁵ Chamayou Grégoire, *Les chasses à l'homme. Histoire et philosophie du pouvoir cynégétique*, Paris, la Fabrique des Editions, 2010, 248 p.

⁴⁶ Mbembe Achille, *De la postcolonie*, Paris, Karthala, 2000, p. 47.

⁴⁷ Vellut Jean-Luc, *op. cit.*

⁴⁸ Bricusse Georges, *Les Carnets de campagne de Georges Bricusse (6 février 1894-18 juillet 1896)*, éd. par Pierre Salmon, Bruxelles, Ed. CEMUBAC, 1966, p. 77.

contraire, positive lorsque les soldats « *indigènes* » employés par les puissances coloniales deviennent des auxiliaires dévoués, semblables aux membres de la meute du chasseur. Dans cet univers de la guerre coloniale, il existe, donc, toute une gradation sur le degré de civilisation des Africains : aux yeux des combattants européens, la discipline militaire inculquée aux soldats des troupes coloniales leur permet de se civiliser, à l'opposé des troupes ennemies, indisciplinées, toujours prises de panique et en proie à leurs instincts les plus primitifs. La déshumanisation de l'ennemi est très nette dans les récits coloniaux, permettant de distinguer celui qui est chassable de celui que ne l'est pas. Si les populations civiles sont souvent rapprochées du modèle pastoral, celui de la domestication par les autorités coloniales, l'ennemi, lui, doit être anéanti pour ne pas corrompre ce processus de domestication. Frederick Selous, notre combattant-chasseur, voit dans les guerriers Ndébélés des « *chiens sauvages* », des « *hyènes* » ayant commis les pires atrocités contre les Blancs – notamment par la mutilation des corps⁴⁹. La guerre au nom de la civilisation devient, donc, justifiée au nom de la barbarie adverse. Dans ce cadre-ci, la violence peut même être légitimée par la violence ennemie.

2/ Traquer l'ennemi

Autre élément dans ces guerres coloniales, l'attention donnée à la traque de l'ennemi. Puisque l'affrontement est très souvent inégal, au profit du conquérant, tout un savoir cynégétique est mis à profit pour mettre la main sur l'ennemi. Des unités de cavalerie sont, ainsi, mises à contribution pour ratisser les territoires, chasseurs d'Afrique (créés dès 1832), cavaliers locaux comme ceux du Bondou utilisés par Gallieni contre Mamadou ou troupes méharistes, à dos de chameau, pour faciliter la poursuite des Touaregs révoltés. Ces sens cynégétiques sont également mis à profit pour dompter l'environnement très souvent inconnu de l'Afrique : la qualité du chasseur est de connaître la nature, le « *terrain* ». Le combattant européen devient dès lors géographe, comme cette mission du chef d'escadron d'artillerie Georges Toutée envoyée dans le Moyen-Niger en 1894-1895 pour récolter des informations d'ordre géographique, scientifique et ethnographique⁵⁰. Traquer son ennemi, c'est également savoir le pister. Robert Baden-Powell, dans tous ses ouvrages relatifs aux guerres coloniales, répète à satiété le rôle des patrouilles dans des opérations de reconnaissance : par exemple, lors de la seconde guerre contre les Matabélés en 1896, la *Bulawayo Field Force* est organisée pour récupérer dans toute la région les colons blancs attaqués, et on y retrouve à sa tête, deux chasseurs Frederick Selous et Frederick R.

⁴⁹ Selous Frederick Courtney, *Sunshine and Storm in Rhodesia, being a narrative of events in Matabeleland, both before and during the recent native insurrection up to date of the disbandment of the Bulawayo Field Force*, London, R. Ward, 1896, p. 30 et 46.

⁵⁰ Toutée Georges, *Du Dabomé au Sahara : la nature et l'homme*, Paris, Armand Colin, 1899, 273 p.

Burnham. Cet esprit de l'éclaireur (*escoute*) inspirera Baden-Powell pour fonder le scoutisme⁵¹. Dans ces opérations de reconnaissance comme de traque, le savoir du chasseur est donc utilisé à bon escient : Gallieni n'hésite pas à avoir recours aux chasseurs peuls pour mener ses troupes et repérer les lignes ennemies⁵², alors que l'ennemi peut aussi mettre à profit la gestuelle des chasseurs, à l'image des amazones/chasseresses (*gbeto*) au Dahomey⁵³.

Si l'on retourne à un niveau plus général d'analyse, nous pouvons apercevoir d'autres dynamiques cynégétiques puissantes, où la confrontation est rarement l'ultime moment de l'affrontement. Le principe de la colonne volante, si usitée, permet de réactiver celui de la chasse à courre avec un chef des opérations, une meute, des rabatteurs et des exécuteurs. C'est ce qui se passe lorsque des expéditions punitives sont lancées. Ces traques permanentes avec un ennemi qui se dérobe ne cessent de déstabiliser les officiers européens, plus habitués aux manœuvres européennes qu'aux pratiques de guérilla. Dans ce tableau, le terrain joue un rôle probablement primordial pour comprendre l'adaptation des Occidentaux à d'autres techniques de guerre. En Afrique australe, ce sont les *kopje* qui permettent à l'ennemi de se dissimuler alors que dans l'Etat indépendant du Congo, la forêt équatoriale – gigantesque – autorise ce jeu morbide entre chasseur et chassé. Georges Bricusse, qui, à travers cinq carnets, nous a révélé son expérience de la pacification du Haut Uélé, fait écho, le 27 février 1895, à cette autre manière de faire la guerre : « Rompons vers 6h1/2 en colonne serrée. Impossible de faire éclairer ses flancs, la forêt est trop touffue, on ne voit pas à un pas. Vers 9h, un coup de feu ; nous précipitons notre marche. Deux, trois, quatre coups de feu. J'ai mon fusil chargé de ses 5 balles. Nous déployons nos hommes tant bien que mal car la forêt est plus claire ici – Ah ! Si nous étions en plaine, face à face avec l'ennemi »⁵⁴. Dans ce cadre présent, les cas de retournements cynégétiques, où le chasseur devient chassé, sont beaucoup fréquents : les embuscades organisées contre le conquérant colonial, que ce soit à Dio (1880), sur la rivière Shangani (1893) ou à Tacoubao (1894), sont souvent des succès momentanés pour les forces colonisées.

Enfin, le modèle de la guerre cynégétique trouve sa plus vivante expression dans la généralisation des pacifications qui s'appuie sur un principe mis en avant par Joseph Gallieni : « frapper à la tête et rassurer la masse égarée »⁵⁵. On retrouve alors un autre modèle en creux dans ce

⁵¹ En anglais, nous parlons de « *sporing* » ou « *tracking* ». Aucun doute que la participation de Robert Baden-Powell aux guerres coloniales d'Afrique australe, lors desquelles il rencontre Frederick Russell Burnham lui apprenant l'art du « *woodcraft* », a conditionné en grande partie sa pensée autour du scoutisme et de ses valeurs. Ainsi, la sentinelle des armées coloniales (« *scout* ») naît de cet aspect sportif totalement réutilisé au profit de l'expérience combattante. Des pistes sont à explorer entre chasse sportive et mouvement scoutisme, par ailleurs. Baden-Powell Robert, *op. cit.*, p. 21-22.

⁵² Gallieni Joseph, *Deux campagnes au Soudan français, 1886-1888*, *op. cit.*, p. 65.

⁵³ Pour une étude exhaustive des techniques cynégétiques utilisées par le camp du Dahomey : D'Almeida-Topor Hélène, *Les Amazones*, Paris, éd. Rochevignes, 1984, 188 p. ; Garcia Luc, *Le royaume du Dahomé face à la pénétration coloniale : affrontements et incompréhension : 1875-1894*, Paris, Karthala, 1988, 284 p.

⁵⁴ Bricusse Georges, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁵ Michel Marc, *Gallieni*, Paris, Fayard, 1989, 207 p.

processus de colonisation : le modèle pastoral, celui du berger et de son troupeau qu'il doit progressivement domestiquer. Cela passe par la discipline des corps (la chicotte) et des esprits (les exécutions sommaires, étatiques). Mais le modèle cynégétique s'attache, précisément, aux éléments de contestation de la progression coloniale : il faut endiguer cette contamination et encercler l'ennemi pour mieux l'acculer. Ces pacifications sont d'une durée généralement très longue : la Côte d'Ivoire dut faire face à une pacification de près de sept ans, de 1908 à 1915. Madagascar subit aussi ce long processus, alors que certaines régions du Congo connurent près de quinze années de troubles face à la présence belge. Le chasseur devient, dès lors, pacificateur, comme le rappelle Hubert Lyautey lors de son séjour sur l'île malgache :

« Si ces « chasses au rebelle » offrent un médiocre intérêt tactique, par contre elles réclament de ceux qui les font une énergie et une endurance peu communes. C'est dans une brousse impénétrée qu'il faut frayer son chemin à travers les obstacles naturels et artificiels accumulés, acquérir une mobilité et une habitude de manquer de tout comparables à celles de l'adversaire, marcher, sous une pluie presque continuelle dans cette zone forestière, aussi souvent de nuit que de jour (...) C'est journallement que les capitaines, lieutenants, sous-officiers ont à y faire acte de volonté et de décision, à se tirer de périls eux et leur troupe, à veiller aux moindres détails d'équipement, à aviser à tous les imprévus, à jouer du terrain et des circonstances, à faire et leur carte et leur chemin, à mettre en œuvre, en un mot, tous les ressorts qui font l'homme de guerre »⁵⁶

L'intensité de ces pacifications varie en fonction du temps et de la géographie, mais reflète bien la dissémination et la dispersion de la violence lors des premiers temps de la colonisation. Reste à évaluer la mortalité induite par ce lent processus de conquête – travail qui reste à mener.

3/ La victoire du chasseur

Les combats ne sont pas absents de ces pratiques cynégétiques : la confrontation y est souvent létale pour le camp colonisé, bien que les chiffres manquent en permanence. Mais toute chasse s'accompagne d'un vainqueur et d'un vaincu. Traqués en masse, les ennemis doivent être ramenés dans le giron du colonisateur : les courses-poursuites sont, ainsi, monnaie courante dans ces guerres coloniales. Edwin Alderson y établit même une similitude avec la chasse aux animaux : « *hunting the Shona was compared to chasing the fox, rabbiting from bolt holes, shooting snipe and scaring books* »⁵⁷. Le témoignage du combattant belge Oscar Michaux nous apprend que pendant les cinq semaines du siège de la grande ville des Arabes, Nyangwé, en 1893, il n'avait pour seule distraction que des « *chasses à l'affût* » qu'il menait avec les vingt meilleurs tireurs de l'expédition,

⁵⁶ Lyautey Hubert, *Dans le sud de Madagascar : pénétration militaire, situation politique et économique, 1900-1902...*, Paris, Charles Lavauzelle, 1903, 398 p.

⁵⁷ Alderson E.H.A., *op. cit.*, p. 52.

contre l'ennemi tentant de s'abreuver sur les bords du fleuve⁵⁸. Les traques et les captures en masse font donc, partie de ces affrontements coloniaux, mais à l'image des chasses « exotiques », il existe une gradation des captures : la capture symbolique du chef devient très vite urgente pour l'autorité coloniale, qu'il soit vivant ou mort. Un seul exemple suffit à prouver cette dimension cynégétique : une fois les combats de la seconde guerre du Dahomey finis, une course-poursuite s'engage pendant près de 14 mois dans la brousse pour mettre la main sur Béhanzin. Redoublant d'ingéniosité pour se dissimuler, Béhanzin utilisa le savoir-faire des chasseurs, brouillant ses traces à maintes reprises. Néanmoins, les soldats français au Dahomey n'hésitèrent pas à incendier méthodiquement la brousse pour l'encercler. C'est finalement de son plein gré qu'il se rend aux autorités avant d'être définitivement exilé en Martinique avec ses plus proches parents⁵⁹.

Le comportement de prédation des combattants européens fait aussi partie de cette mentalité cynégétique. La chasse-récolte, comme l'appelle Christian Ingraio, participe à ces butins parfois massifs que les guerres coloniales engendraient : au Congo, d'énormes cargaisons d'ivoire, pour lesquels les militaires touchaient un pourcentage ; au Dahomey, des petites collections d'armes, de gris-gris, de fétiches constituées. Ces trophées matériels ont souvent fonctionné comme les trophées d'animaux à l'image des bronzes du Bénin, pris par les combattants coloniaux lors de l'expédition punitive britannique de 1897⁶⁰. Il s'agit ici d'une récompense pour la conquête et la domination coloniale. Enfin, les trophées humains sont souvent importants, à la manière de la répartition des femmes procédées par Emmanuel Ruault au Soudan français⁶¹. Mais ces pratiques cynégétiques peuvent aller jusqu'aux mutilations, avec un parallèle cynégétique fort : découpes des mains et des pieds par les Arabes au Congo ; décapitations par les militaires belges, comme les soldats de Louis Leclercq ramenant des têtes après une opération de pacification dans l'Aruwimi⁶².

Cette finalisation de la victoire ne manque pas d'indices cynégétiques. Les décorations font parfois allusion à cet univers animalisé, comme l'Ordre Royal du Lion, institué par Léopold II pour récompenser les services à la colonie (1891). Mais exposer ses trophées, c'est également les ramener en métropole en alimentant un imaginaire puis une culture coloniale plus ou moins vive : à l'exposition d'Anvers, ce sont cent quarante-quatre Congolais qui sont présentés comme bêtes

⁵⁸ Michaux Oscar, *op. cit.*, p. 211-213.

⁵⁹ Garcia Luc, *op. cit.*

⁶⁰ Lors de l'expédition punitive de 1897 menée par les Britanniques contre ce royaume situé dans l'espace nigérian, les combattants mettent la main sur la collection entière des bronzes du Bénin, disséminés par la suite dans les fonds privés et les différents musées d'Europe. *Bénin : cinq siècles d'art royal...*, Paris/Gand, Musée du Quai Branly/Snoeck, 2007, 535 p.

⁶¹ Ruault Emmanuel, *Un officier et la conquête coloniale (1876-1896)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, p. 184.

⁶² Leclercq Louis, *op. cit.*, p. 244.

de foire dans le petit village improvisé de « Vivi-sur-Escaut »⁶³. On expose aussi les prises de guerre comme l'incroyable collection mise en avant à Tervuren, dans la salle ethnographique, en 1897 ou les fonds des différents musées coloniaux de France et d'Outre-Manche. Les animaux ne sont pas, en reste, puisque les combattants européens rapatrient vivant ou mort leurs prises de chasse, constituant parfois des collections gigantesques de leurs trophées – Emile Lemery au Congo⁶⁴ ou le fameux musée de Frederick Selous.

Si la journée d'étude concerne le XX^e siècle, j'ai proposé ici d'analyser l'origine des maux qui marqueront les colonies jusqu'aux indépendances. Car l'ère ouverte par les combattants européens est loin de se clore à l'issue des pacifications de 1914 : bien au contraire, la violence envers les animaux et envers les colonisés laisse un terreau bien fertile.

Du côté des animaux, la culture cynégétique des combattants se perpétue et s'élargit aux élites coloniales (administrateurs, négociants) et européennes. L'ère du *safari* en Afrique peut alors se développer lorsque les Européens mettent en place la législation sur les droits de chasse et les premières mesures de protection de la faune (*Conférence internationale pour la protection des animaux en Afrique*, Londres, 19 mai 1900). Ainsi, la chasse des Africains devient braconnage, donc délinquance, et seuls les Blancs peuvent avoir accès, par le biais des permis à cette pratique sportive devenue apanage du colon⁶⁵. Malgré cette législation et l'institutionnalisation, la violence n'en reste pas moins présente : Théodore Roosevelt à la fin de son mandat (1909-1910) part en Afrique de l'Est britannique pour une expédition cynégétique, récoltant près de trois mille espèces pour le *National Museum* mais outrepassant ostensiblement ses licences de chasse⁶⁶. Les premiers protecteurs de la nature font montre d'inquiétudes profondes, mais ce qui se passe en colonies reste très souvent en colonies. Cette violence a participé amplement à la disparition de certaines espèces (le rhinocéros noir ou l'hippopotame). Dans cet univers-ci, les militaires sur place n'en conservent pas moins ces pratiques de chasse pour occuper leur long séjour en colonies⁶⁷.

Du côté des hommes, l'héritage des guerres coloniales reste vif en termes de techniques de guerre comme d'imaginaires. Les opérations de maintien de l'ordre et de police empruntent

⁶³ Wynants Maurits, *Des Ducs de Brabant aux villages congolais. Tervuren et l'Exposition coloniale, 1897*, Tervuren, MRAC, 1997, 184 p.

⁶⁴ Voir : Lemery Emile, lettre du 28 février 1895 (Nyangwe) à sa mère (Ministère des Affaires Etrangères, Bruxelles, D382).

⁶⁵ Pour le cas belge : Van Schuylenberg Patricia, *op. cit.*

⁶⁶ Roosevelt Théodore, *Mes chasses en Afrique*, Paris, Montbel, 2006, 289 p.

⁶⁷ Lire aussi ce que nous dit Xavier de Planhol sur l'importance de ces chasses parmi les combattants européens en Afrique, comme l'utilisation de la dynamite pour chasser le crocodile. Planhol Xavier de, *op. cit.*

amplement à cette dynamique de la chasse. Ainsi, les soldats de la *Force Publique* au Congo sont-ils employés pour faire taire les révoltes des tribus hostiles comme ils sont dans le même temps occupés à faire appliquer les règles du travail forcé, dans ce régime du caoutchouc rouge si décrié par la suite. Egalement, un pont peut être établi entre guerres coloniales et guerres de décolonisation, où le modèle cynégétique semble encore avoir préséance face à l'inégal armement mais aussi à l'inégale position des deux camps adverses : les révoltés de Madagascar en 1947 sont pourchassés dans les forêts de l'île ; la guerre d'Algérie avec ses combats dans les régions montagneuses indique le même état d'esprit, comme l'a très bien montré Raphaëlle Branche pour l'embuscade de Palestro⁶⁸. N'est-ce pas le savoir des chasseurs blancs et des gardes-forestiers kenyans qui est utilisé dans la traque des membres des Mau-Mau au Kenya⁶⁹ ? En termes de violence, un imaginaire, des pratiques et des gestuelles perdurent, donc, au fil des années, malgré un contexte et des moyens différents. Reste que l'une des spécificités même des situations coloniales tient peut-être dans la force de ce modèle cynégétique, où hommes et animaux font l'objet des mêmes violences.

⁶⁸ Branche Raphaëlle, *L'Emboscade de Palestro. Algérie 1956*, Paris, Armand Colin, 2010, 256 p.

⁶⁹ Steinhart Edward I., *Black poachers. White hunters. A Social History of Hunting in Colonial Kenya*, Eastern African Studies, Oxford/Nairobi/Athens, James Currey/EAEP/Ohio University Press, 2006, 248 p.